

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Lutrin en Bois de Spa (1870-1880)

Collection privée - Photo Sanspoux Nivelles

Mars 1992

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

18e année

Mars 1992

BULLETIN N° 69

S O M M A I R E

Assemblée générale du 19 mars 1992: Convocation	Cons. d'Adm.	3
Voitures de louage et bidlis	L. Marquet	4
Les Jolités de Spa (suite)	L. Pironet	15
Dumas père, Lilla Bulyowsky et Gaspard de Cherville: un auteur, une actrice et un "nègre"	G. Peeters	30

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

PHOTOCOPIES DE NOS BULLETINS

Nous attirons votre attention sur la possibilité, pour ceux qui le désirent, d'acquérir des copies des anciens bulletins (tous les numéros depuis le début de sa parution jusqu'à 1991). Ces fac-similés sont vendus au prix de 150 frs.

INSCRIPTIONS DES NOUVEAUX MEMBRES

La cotisation annuelle pour notre bulletin trimestriel reste à 500 frs. Celle-ci permet aux abonnés, dès lors membres de l'ASBL "Histoire et Archéologie spadoises", d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'eaux ainsi qu'au Musée spadois du Cheval. Cette gratuité est également valable pour les membres de leur famille vivant sous le même toit.

L'ASBL "Histoire et Archéologie spadoises" assure la gestion du Musée de la Ville d'eaux, de même que celle du Musée spadois du Cheval.

Compte de l'ASBL: 348-0109099-38 R. Manheims : Histoire et Archéologie spadoises ASBL - 4900 - SPA

Editeur responsable : HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES A.S.B.L.
Réalisation : Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8, Spa - tél. 087 / 77.17.68

Tirage du Bulletin: 650 exemplaires. Tous les trimestres.

*

*

*

François Bourotte, Spa, tél. 087/77.14.09, recherche pour étude sur Spa, période de guerre 40-45, documents et photographies pour prendre copie.

HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES

ASSEMBLEE GENERALE ANNUELLE DU 19 MARS 1992

Tous nos membres sont les bienvenus à cette réunion qui se tiendra au Musée de la Ville d'eaux le jeudi 19 mars prochain à 20 heures.

Après la partie administrative (rapports du Président, du Secrétaire, du Trésorier et la désignation des vérificateurs aux comptes pour 1993); un court exposé de M. Léon Marquet nous parlera de l'utilisation des polytrics dans l'industrie du Bois de Spa.

Une exposition des acquisitions de nos deux musées durant l'année 1991 (dons et achats) clôturera cette séance où nous espérons vous voir très nombreux.

Le Conseil d'Administration

INNOVATIONS AU MUSÉE SPADOIS DU CHEVAL

Nous sommes heureux de vous annoncer que quelques modifications ont été apportées au musée.

Les collections se sont enrichies d'une très belle série de fers à cheval réalisés en 1922 et offerts à notre musée par M. GUILLAUME de Vielsalm. Quant au traîneau, il a réintégré la salle des attelages et a été entièrement restauré par les bons soins de Mme ROUCHET .

Au premier étage, des vitrines murales, du plus joli effet, ont été aménagées sur un des murs de la petite salle d'exposition. Avis aux intéressés !

Nous vous rappelons que le Musée spadois du Cheval observe les mêmes horaires que le Musée de la Ville d'eaux.

VOITURES DE LOUAGE ET BIDLIS

Au XVIII^e siècle, comme nous l'apprend une ordonnance de police datant de 1768 émanant du Conseil Privé, des surcéants tant du bourg de Spa que des villages voisins occupaient avec nombre de chevaux la grand place de Spa afin de les louer aux étrangers qui allaient aux fontaines (1).

Dans ses Mémoires historiques et critiques sur Spa (1756), l'avocat Deleau écrit que les chevaux de louage avaient reçu le sobriquet d'escalins, parce que le prix du louage se faisait en escalins, ancienne monnaie liégeoise valant 10 patars (2). En wallon, le nom donné aux petits chevaux de selle est "bidet", d'où dérive un sobriquet attribué naguère aux Spadois, à savoir "bidlîs", c'est-à-dire "loueurs de bidets".

Ce surnom s'applique plus généralement aux cochers des voitures mises à la disposition des Bobelins, nom désignant les étrangers venus prendre les eaux.

Au début de ce siècle, et jusqu'il y a une quarantaine d'années, il y avait en effet dans la ville d'eaux de nombreuses calèches attendant les clients à la gare de Spa ou à des stationnements en ville, notamment près des Bains et rue de la Sauvenière, aux "Arcades".

Les lecteurs de cette revue ont pu lire déjà dans le fascicule 60 d'H. A. S. (décembre 1989) un article sur les Bidlîs de Spa rédigé par Gustave Gernay en 1888 (3).

L'auteur y dresse un amusant portrait de cette corporation et des procédés utilisés par certains cochers pour duper des étrangers naïfs, en écourtant par exemple le trajet imposé ou en réclamant un dédommagement parce que, prétendent-ils, leur cheval boite après la course.

Cet article est illustré de la photographie du dernier bidlî spadois, Hyacinthe Blum (4).

En 1985, quelques mois avant sa mort, nous avons enregistré en wallon les souvenirs de cet habitant d'une cour pittoresque du Vieux Spa (5) et nous en

publierons la traduction dans une prochaine livraison de cette revue, en même temps que la traduction des souvenirs de Monsieur Jean Bouchoms, appartenant à une famille de transporteurs et loueurs de voitures.

Dans cette première partie de notre article sur les voitures de place spadoises et leurs cochers, nous donnerons, en nous aidant d'un règlement datant d'août 1906, des détails sur les conditions de travail des bidlfs et sur leurs véhicules ainsi que sur leurs patrons.

Parmi les bidlfs qui, en majorité, habitaient dans le quartier du Vieux Spa, certains possédaient leur propre voiture, et parfois un cheval, mais en ce qui concerne celui-ci, ils en achetaient en général un au début de la saison (laquelle allait du 1er juin au 15 septembre) et le revendaient à la fin de celle-ci pour ne pas devoir le nourrir en hiver. Cependant, la plupart des cochers étaient engagés pour la saison par des loueurs de voitures qui, eux aussi, le plus souvent, ne gardaient pas leurs chevaux après la saison.

On trouvait aussi parmi les conducteurs de fiacres des personnes exerçant un autre métier - boulanger, marchand de charbon ou même croque-mort - lesquels proposaient également leurs services aux étrangers désireux de visiter les fontaines situées en dehors de la ville.

Parfois aussi, des voyageurs arrivant à la gare se faisaient conduire à leur hôtel en voiture à cheval plutôt que d'emprunter les omnibus spéciaux des hôtels spadois.

Suivant le règlement communal de 1906, les propriétaires des voitures de place devaient tenir un registre dans lequel ils inscrivaient jour par jour les noms, prénoms et adresses de leurs conducteurs de voitures.

D'après ce règlement sur les voitures de place, celles-ci devaient obtenir une autorisation de stationnement du Collège des bourgmestre et échevins et ne pouvaient stationner qu'aux endroits désignés par l'administration communale. Il leur était interdit de circuler à vide dans le but de racoler des clients, excepté aux sorties des spectacles, concerts et autres réunions.

Elles devaient être munies d'un numéro apposé sur le derrière de la caisse, les

deux portières, ainsi que sur une plaque de métal fixée à l'intérieur de la voiture derrière le siège du cocher.

Elles devaient obligatoirement être munies d'un frein et étaient soumises à une inspection de même que les chevaux et les harnais.

Il était défendu d'atteler des chevaux entiers, boiteux, aveugles, vicieux ou atteints de maladies.

Le règlement prévoit même que toute voiture ayant servi au transport d'une personne atteinte de maladie contagieuse (choléra, fièvre typhoïde, scarlatine, rougeole ou diphtérie) devait être soumise à une désinfection immédiate.

Les voitures devaient se placer aux lieux de stationnement dans l'ordre de leur arrivée et selon l'article 30 du règlement, lorsqu'une personne demandait une voiture sans désigner le numéro ou le cocher, celle qui tenait la tête de la file ou la droite de la rangée pouvait seule se déplacer.

Quant aux cochers, ils devaient être âgés de 18 ans au moins, savoir lire et écrire, produire un certificat de moralité et un permis de conduire et connaître parfaitement les rues de Spa.

En outre, ils devaient porter un costume propre et convenable (6). Il leur était défendu d'abandonner leur chevaux ou d'en confier sans nécessité la garde à d'autres personnes, de se quereller, d'interpeller les passants, de débrider leurs chevaux et d'atteler ceux-ci sans la partie du harnais dite reculement.

Le permis de conduire pouvait être retiré à ceux qui se montreraient grossiers ou impolis envers le public ou qui seraient surpris en état d'ivresse, ainsi qu'à ceux qui auraient été condamnés pour avoir exercé de mauvais traitements envers les animaux.

Il était interdit aux cochers de fumer lorsqu'ils conduisaient, de chercher à se dépasser les uns les autres, de laisser monter aucune personne soit sur le siège, soit sur l'impériale sans le consentement des voyageurs, de laisser des personnes se tenir debout sur le siège ou dans les voitures ou à genoux sur les coussins, de demander des gratifications ou des prix autres que ceux prévus au tarif officiel. La nuit, c'est-à-dire de minuit à six heures du matin, les prix étaient doublés.

Voici le tarif fixé par le règlement de 1906:

	1 cheval	2 chevaux
Course ou premier quart d'heure	1.00	1.50
Chaque quart d'heure en plus	0.75	1.00
Avec minimum par course	1.50	2.50
Par heure: la lère heure	3.25	4.50
par heure en plus	3.00	4.00
par heure de stationnement	2.00	3.00

En cas de contestation entre le cocher et le voyageur, celui-ci pouvait exiger que le prix lui réclamé soit inscrit sur le bulletin et se faire conduire au commissariat de police. Si la réclamation du voyageur était reconnue fondée, il n'était dû au cocher aucune rétribution pour cette course spécial et si, d'après le règlement, le voyageur avait tort, le cocher recevait une indemnité de déplacement d'un franc.

Les cochers ne pouvaient être contraints de recevoir plus de trois personnes dans une voiture à un cheval et plus de cinq dans les voitures à deux chevaux et pouvaient refuser de conduire les individus en état d'ivresse manifeste, sauf en cas de réquisition de la police.

Les voitures devaient être habituellement conduites au trot, sauf sur les rampes de plus de 5 centimètres ou au tournant des rues. Dès la chute du jour, les lanternes des voitures devaient être allumées.

Le "tour des fontaines" était la promenade classique proposée aux étrangers, mais ils avaient le choix entre "le petit tour" et le "grand tour".

L'itinéraire du petit tour empruntait l'avenue Marie-Thérèse, passait ensuite par Préfayhay et la source du Tonnelet, puis par celle de la Sauvenière. En général, arrivé au Haut-Neubois, le cocher déposait ses clients à l'orée de la forêt à la Promenade d'Orléans et ceux-ci parcouraient à pied le pittoresque sentier longeant le ruisseau pour arriver à la source de la Sauvenière.

Après la visite de cette source et du célèbre "pied de saint Remacle", le cocher reprenait ses clients pour les conduire à la source de la Géronstère. Ils pouvaient alors descendre à pied par le promenade Meyerbeer jusqu'à la source de Barisart

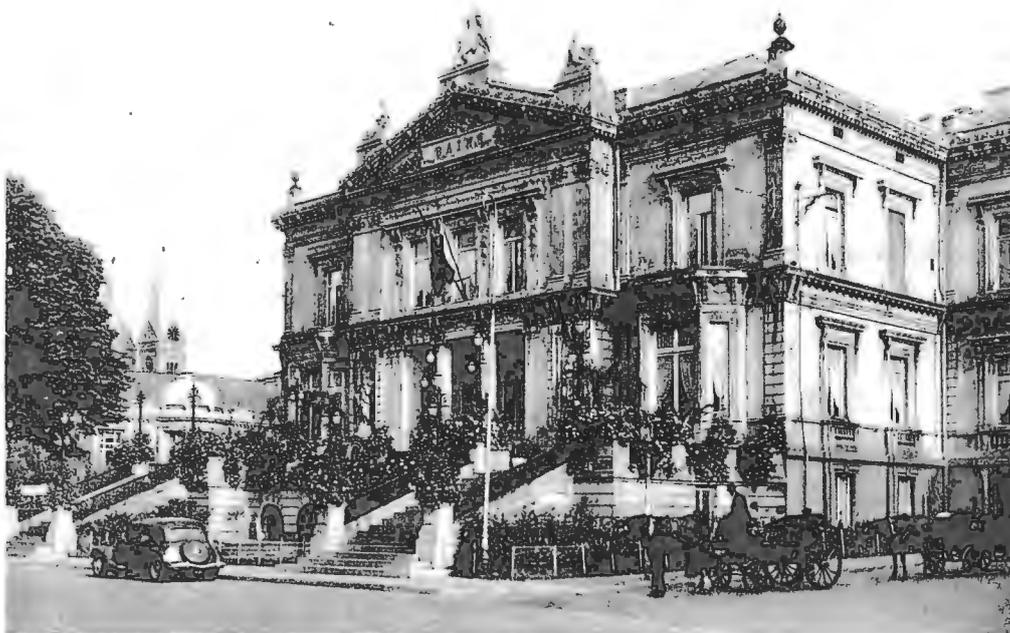
où la voiture les reprenait afin de les ramener à Spa par la rue de Barisart et le Vieux-Spa.

Le grand tour passait également par le Tonnelet, la Sauvenière, la Géronstère et Barisart, mais le Tonnelet était atteint par la route du lac de Warfaaz et Nivezé. Après être passés devant l'église de Nivezé, les voitures tournaient à droite et redescendaient vers la source du Tonnelet, que les clients pouvaient visiter, puis remontaient vers le Haut-Neubois et la promenade d'Orléans pour reprendre le trajet décrit plus haut.

Mais, ainsi qu'on peut le voir d'après la liste des promenades annexée, avec leur durée moyenne, au règlement de 1906, les étrangers avaient le choix dans un très large éventail de promenades d'une durée de une heure et demi à 7 ou 8 heures.

En voici la liste:

	Durée	Station obligatoire
Tour des Fontaines	2 h.	
Sart, aller et retour par la même route	2 h.	
Creppe, retour par Barisart	1 1/2	
Boulevard, Nivezé et retour par le		
Tonnelet	1 1/2	
Nivezé, Wayai, Sart	2 h.	
Marteau et retour par Winamplanche	1 1/2	
Sart et Francorchamps, retour par		
la Sauvenière	3 1/2	1/2 h.
Tiège par le Boulevard et retour par		
le cimetière	1 1/2	
Aller par le cimetière et retour par		
Marteau	1 1/2	
Franchimont, aller et retour par		
la même route	2 1/2	
Desnié, aller et retour par la même		
route ou la Vecktère	2 h.	
Desnié et retour par La Reid et		



Spa. Etablissement des Bains. (Coll. Musée de la Ville d'Eaux)



(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Turon	3 h.	1/2 h.	
Winamplanche, retour par La Reid et Turon	3 h.	1/2 h.	
Polleur, par Tiège et retour par Franchimont	3 h.	1/2 h.	
Sauvenière, Francorchamps, Neuville, Ruy et retour par Géronstère	4 h.	1 h.	
La Gleize, retour par Stoumont et Desnié	4 h.	1 h.	
Grotte de Remouchamps par La Reid et retour par Winamplanche	4 h.	2 h.	
Spixhe, Becco, Hautregard, retour par La Reid et Winamplanche	3 1/2 h.	1/2 h.	
Aywaille et ruines de l'Amblève	6 h.	2 h.	
Coo par Andrimont, Ruy et La Gleize	5 h.	2 h.	
Coo en allant ou en revenant par Stavelot ou Stoumont	6 h.	2 h.	
Coo, route de l'Amblève, retour par Remouchamps	7 h.	3 h.	
Stoumont, route de l'Amblève et Remouchamps	6 h.	2 h.	
Gileppe par Jalhay, retour par Goé et Surister	5 h.	2 h.	
Gileppe par Jalhay ou Surister, retour par Verviers	7 H.	3 h.	
Malmedy, aller et retour par la même route	5 h.	2 h.	
Malmedy, et retour par Stavelot	6 h.	2 h.	
Baraque Michel, aller et retour par Jalhay	7 h.	3 h.	
Baraque Michel par Jalhay, retour par Malmedy ou la Gileppe	8 h.	3 h.	Baraque Michel
par Malmedy et retour par la Gileppe	8 h.	3 h.	

Chaufontaine par Pépinster, retour		
par Forge, Louveigné, Theux	8 h.	3 h.
Pépinster et retour immédiat	4 h.	1/2 h.
A Verviers	5 h.	2 h.

N.B. Le présent tableau n'est dressé que pour donner aux voyageurs un aperçu de la durée moyenne des principales promenades et, par le fait, le prix auquel ils peuvent être tenus.

Les voitures des loueurs spadois participaient aussi au cortège de la traditionnelle "bataille de fleurs" du 15 août.

De plus, au temps où des courses de chevaux se déroulaient à l'hippodrome de la Sauvenière, une course était réservée aux "bidets".

Dans l'histoire des courses de Spa de Paul Dommartin, on peut lire qu'en 1826 déjà, il y eut le 18 septembre une "course de chevaux de la race ardennaise dits bidets de Spa". L'auteur donne même plus loin les noms de chevaux ayant remporté des prix: Mouche, Printemps, Cantinière, Fidèle, Lolo, Folette, Deux-Sous etc. ainsi que le nom de leurs propriétaires.

Les derniers fiacres spadois ont disparu il y a un peu moins de quarante ans et ont été remplacés par le "petit train" parcourant le "tour des fontaines" ou divers trajets permettant aux voyageurs d'aujourd'hui d'admirer les paysages et le décor forestier de la "Perle des Ardennes".

Grâce à l'obligeance de M. Patrick Gaide-Chevronnay, nous avons obtenu la photocopie, extraite des registres communaux, du cahier des charges pour la location du droit de stationnement des voitures de place pour l'année 1912.

Ce document fait référence à l'ordonnance que nous avons résumée.

Il prévoit 80 stationnements mesurant chacun 4 mètres de profondeur sur 3 m 50 de largeur à payer selon un tarif minimum variable d'après leur situation, à savoir: 8 à la Fontaine du Bouhy, 8 à la Cascade, 18 Rue de la Poste, 5 Rue David, 16 à la Rampe de la gare, 11 à la Galerie de la gare, 2 Rue du Marché (descente du sous-sol et entrée de la rotonde), 3 Rue du Marché (Hôtel de la Poste), 2 Place de l'hôtel de ville) avec en outre 7 emplacements pour omnibus

d'hôtels à la Galerie de la gare.

Notons qu'en cas de pluie, les voitures de stationnement de la Rue du Marché (Hôtel de la Poste) étaient autorisées à stationner Place Pierre-le-Grand, mais ne pouvaient être plus de trois. De plus, un roulement était établi pour les emplacements, les plus convoités et d'ailleurs les plus chers, situés à la rampe de la gare, un tirage au sort désignant les places des occupants dès le 1er jour d'occupation.

Les adjudicataires pouvaient, selon leur convenance, se servir de coupés ou victorias à un cheval, ou de berlins, landaux et calèches à deux chevaux.

Ainsi que nous le verrons, tous les emplacements prévus ne furent pas loués et de plus, il n'y eut pas de preneur pour la rue du Marché (descente du sous-sol et entrée de la rotonde, ni pour la place de l'hôtel de ville. L'adjudication qui eut lieu à l'hôtel de ville de Spa et qui devait être approuvée par le Conseil Communal se faisait par enchères pour un terme allant du 1er juin 1912 au 13 mai 1913.

Voici maintenant la liste des places adjudgées et le nom des adjudicataires:

8 places à la Fontaine du Bouhy (prix 30 francs): Sougnard Léon, Minet Walthère, Hérode Félix, Minet Julien, Bartholomé Roland, Bouchoms François, Backès Hubert, Pironet Armand.

8 places à la Cascade (20 francs): Didelot Pierre, Massoz Constant, Lux Nicolas, Bixhain Jules, Joslet Hubert, Henset Jean.

9 places Rue de la Poste (30 francs): Cécilius Arthur, Evrard Eugène, Briska Jean, Collard Camille, Joslet Albert, Hutsemekers Armand, Bouchoms François, Pironet Armand, Peeters Baptiste.

4 places Rue David (30 francs): Joslet Albert, Raway Alfred, Bouchoms François, Dünzer Nicolas.

8 places Rampe de la gare (75 francs): Hérode Félix, Collard Camille,

Bartholomé Roland, Bouchoms François, Jolset Albert, Lux Nicolas, Bourguet frères, Sody Gaston.

6 places galerie de la gare (30 francs): Hutsemekers Armand, Minet Walthère, Duvivier Armand, Veuve Raway Nicolas, Didelot Pierre.

3 places Rue du Marché (Hôtel de la Poste) (30 francs): Bourguet frères, Devivier Armand, Hérode Félix.

6 emplacements pour omnibus d'hôtels à la Galerie de la gare (100 francs): Hôtel de Laeken (Duvivier frères), Hôtel de l'Europe (Aug. Henrard), Hôtel Britannique (Leyh frères), Hôtel de Spa (Mme Servièrre), Hôtel Belle Vue (Mme Vve Heyemal), Hôtel des Bains (Mme Delmée-Baas).

Le cahier des charges porte les signatures du bourgmestre et des adjudicataires.

On remarquera que certains louèrent plusieurs emplacements: Bouchoms François et Joslet Albert en obtinrent quatre, Hérode Félix trois, Pironet Armand, Didelot Pierre, Lux Nicolas, Duvivier et Collard Camille deux, ce qui implique que ces propriétaires de voitures engageaient des cochers.

Ces 49 emplacements rapportèrent à la recette communale la somme de 2201 francs.

NOTES:

- 1) Cette ordonnance fut renouvelée en 1782, en prescrivant que les chevaux devaient être amenés vis-à-vis de l'entrepôt et non sur la place du Marché.
- 2) Voir L. MARQUET *A l'âge d'or de Spa. Le Waux-Hall au XVIIIe siècle* (Verviers 1985, p. 59 et note 68.
- 3) Pierre LAFAGNE (pseudonyme de Léon Collin) a consacré une notice aux *Derniers chevaux et Bidlîs de Spa* dans sa brochure *Petit Train, Souvenirs spadois* (II, pp. 68-70).
- 4) Constant Hyacinthe Blum, né à Soumagne le 20 novembre 1902 est décédé le 10 février 1986.

- 5) Le Vieux-Spa (1661: "la vieille Spa") est le quartier comprenant la Place Verte et la rue de Barisart situé le long du ruisseau de Barisart. Une intéressante brochure illustrée retraçant son histoire, intitulée *A la découverte du Vieux-Spa* a été éditée en 1991 par le Comité culturel de Spa.
- 6) Les bidlîs de Spa portaient un "chapeau boule" remplacé par un chapeau haut de forme pour les mariages.

Cependant, le journal *La Saison de Spa* du 3 juillet 1904 publiait l'avis suivant: "Remarqué ces jours-ci en ville quelques cochers auxquels leurs propriétaires, loueurs de voitures, ont fait endosser le chapeau haut de forme et une livrée spéciale. Souhaitons que ce bon exemple soit suivi".



Spa 1892. La cascade monumentale et l'église. (Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

LES JOLITES DE SPA

(suite)

LES LUTRINS ou TRIPTYQUES

Après avoir étudié les éventails et écrans à main en bois de Spa, nous nous intéressons aux lutrins ou triptyques, ces petits pupitres en bois sur lesquels on dispose un livre pour une lecture commode. Ces ouvrages se composent d'un panneau central, de deux volets mobiles, d'un support pour le livre et d'un pied articulé. Ces derniers éléments sont susceptibles de se rabattre sur le panneau central en le recouvrant exactement.

Les lutrins en bois de Spa sont décorés intérieurement et extérieurement à la gouache ou à l'encre de Chine. Les sujets sont des vues locales, des scènes de genre, des animaux, des fleurs sur fond peint à la gouache, uni ou imitant le marbre ou bien en ménageant une réserve en bois au naturel.

Ces beaux objets sont plus décoratifs qu'utilitaires, les propriétaires ayant le souci de ménager l'oeuvre d'art. Ainsi en témoigne l'état de fraîcheur des exemplaires illustrant cette étude, la fonction de lutrin s'effaçant alors devant celle de triptyque, ce tableau sur trois volets.

-17- Lutrin, scène de genre (couverture du bulletin)

Le lutrin ornant la couverture du bulletin a pour origine la collection Schaltin de Spa et est daté sur une étiquette: 1870-1880. Peint à la gouache, ses dimensions sont, fermé, de 310 mm et de 220 mm et, ouvert, de 440 mm et 310 mm. Dressé, sa hauteur est de 270 mm. Il figura à l'exposition de bois de Spa à Liège en 1967-1968 (9).

Ouvert, le triptyque montre un tableau d'un maître anonyme représentant un chien (un bouvier bernois) sauvant un enfant qui se noie; ce sujet appartient au thème de l'exposition de 1992 du Musée de la Ville d'eaux: l'animal dans l'art.

L'enfant encore à moitié immergé s'accroche à l'anneau du collier du brave chien au regard humain. L'eau est profonde et perfide. Les longs cheveux blonds mouillés trempent dans l'onde. Un sabot flotte près de la rive. A l'arrière-plan

accourt une femme affolée, les bras au ciel. La lumière du soleil couchant baigne la scène, réchauffant quelque peu cette vision dramatique.

La scène naturaliste est encadrée de marbre gris en trompe l'oeil. Replié, le bibelot offre un joli bouquet de roses sur fond gris marbré. Sur le rabat: myosotis et violettes tricolores.

Un pied à l'arrière permet de varier l'inclinaison en se posant sur les crans d'une crémaillère. Les charnières sont appliquées et vissées. Etat d'origine.

Une photo, parue dans le bulletin, d'un tableau de la famille de Grune représente une scène analogue: Anatole, fils de Charles de Hemricourt de Grune (1769-1853) repêché par un chien (10).

-18-19- Lutrin avec vues de Spa

Collection privée. Encre de Chine et gouache.

Dimensions ouvert: 265 et 370 mm; fin du XVIIIe s. Epoque Louis XVI. Inscriptions, fermé: "Le Vaux-Hall""La promenade de 4 heures", ouvert: "La Sauvenière""La Geronstère""Bain de chaud fontaine".

Bibliographie: Moerloose, catalogue, p. 90 n°67 (11).

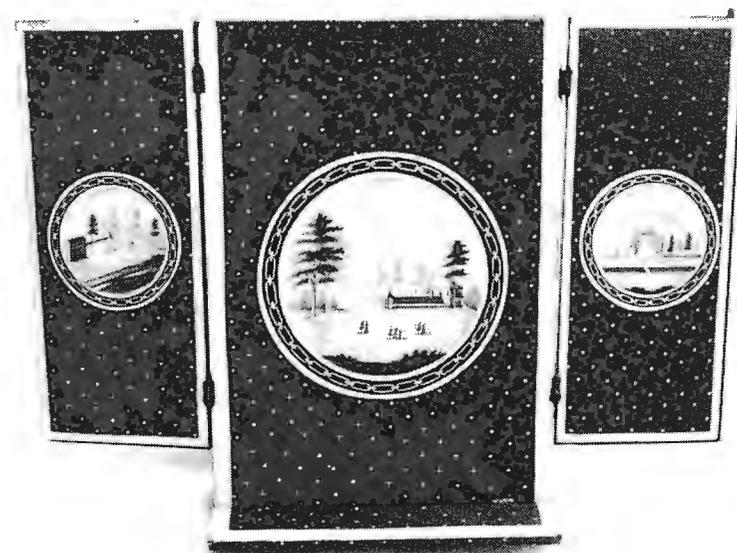
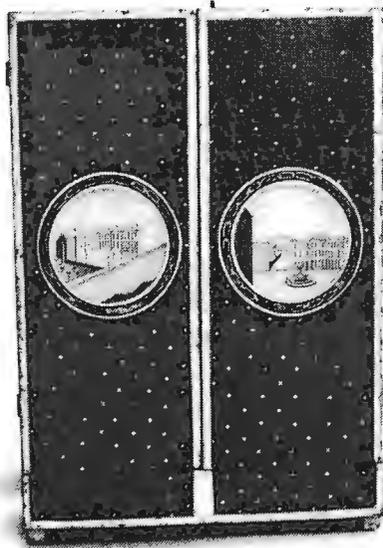
L'encadrement bleu nuit semé de petits pois blancs relève la blancheur des médaillons au lavis à l'encre de Chine cerclé d'une chaîne.

Les volets fermés offrent les vues du Waux-Hall et de la Promenade de Quatre Heures. Déployé, le lutrin laisse voir la fontaine de la Geronstère dans le médaillon central entouré des représentations de la fontaine de la Sauvenière et de l'établissement des Bains de Chaudfontaine.

Vers le milieu du XVIIIe s., il y avait à Londres un établissement à la mode, le Waux-Hall, comprenant un café, un théâtre, une terrasse et de beaux jardins. Le Waux-Hall de Spa fut édifié en 1770 par l'architecte liégeois Renoz pour concurrencer la Redoute, premier établissement de jeux officiel et public de la planète bâti à Spa en 1762 et devenu le Casino en 1873 (p. 427). Le bâtiment du Waux-Hall à Spa est actuellement en cours de restauration.

La Prairie de 4 Heures était le lieu de rendez-vous et de promenade des buveurs d'eau dès le XVIIe s. entre les instants de la cure. Elle était ainsi dénommée parce que le soleil y disparaissait vers 4 heures. Ce lieu devint privatif et fermé au public vers 1755. Elle était située au boulevard des Anglais actuel.

Au milieu du parc de la fontaine de la Geronstère s'élève le temple d'eau en marbre rose de Saint Remy offert par le comte de Bourgsdorff en 1651. Un



18. 19. Lustrin avec vues de Spa, époque Louis XVI.



20. 21. Lustrin avec scène galante, vers 1840.

pavillon à quatre colonnes et quatre arches coiffé d'un toit pointu à quatre pans abrite la niche de style Renaissance gardant la source.

Une allée couverte conduit au bâtiment où se trouve une salle pour la commodité des buveurs d'eau.

A la suite d'un tremblement de terre en 1692, la source émergea quelque 50 mètres plus au nord et le monument de Boursdorff fut déplacé à l'endroit de la vue.

La source de la Sauvenière offre une certaine similitude avec la Géronstère grâce à sa niche Renaissance datant de 1653. A droite de la vue: la source de Groesbeck et son fronton triangulaire offert par le prince-évêque de Liège du même nom en 1651. Un escalier mène à une esplanade dans le parc; de solides murailles contiennent les parois de la colline.

La fontaine fut pourvue d'un abri pour les buveurs en 1754. Sur le médaillon du Bain de Chaudfontaine près de Liège: Au-delà de la rivière La Vesdre, s'élève l'Hôtel du Grand Bain, ainsi nommé dans les "Amusemens de Spa" du chevalier de Limbourg (1782 à Liège, chez F. J. Desoer), où il y a treize bains de différentes grandeurs alimentés par la source minérale d'eau tiède.

L'ensemble de ce petit meuble est articulé par des charnières à pales simples. Restauration: après dévernissage à l'alcool et revernissage de deux couches de polissage ou vernis à l'alcool, le résultat est toujours satisfaisant depuis 1965.

-20-21- Lutrin avec scène galante

Issu d'une collection privée, ce lutrin au bois naturel peint à la gouache présente les dimensions, ouvert: 275 et 395 mm, fermé: 194 et 275 mm; vers 1840.

Bibliographie: Moerloose, cat. p. 274, 275 (11) et Musée de Verviers, p. 36, n° 103 (13).

Fermé, il montre un décor néo-classique d'un port antique dominé par une acropole, une citadelle et ses remparts gardés par deux guerriers en armes.

Ouvert: "Le panneau central de ce lutrin présente une scène galante où un couple vêtu à la mode de Louis XIII observe un magnifique oiseau exotique rouge et vert posé sur la main de la jeune femme.

Le caractère italianisant de cette représentation est complété par un arrière-plan composé d'une villa de style classique et d'une barque amarrée au bord du lac.

L'encadrement à circonvolutions n'en est pas moins curieux. La scène principale contraste vivement avec les intérieurs d'église illustrant la vie dévote et austère peinte sur les volets. La présence de ces deux scènes similaires veulent probablement dénoncer l'inanité et la vanité de la vie frivole, à moins que ce ne soit une allusion au repentir qu'engendre le libertinage" (11 p. 274)

La position et l'inclinaison du porte-livre sont réglés par un pied se posant sur une crémaillère.

- Etiquette: "36 Mme Dresse de Lébioles - Manoir de Lébioles - Spa"
- Charnières à trois noeuds, appliquées et vissées
- Etat d'origine.

LES ALBUMS, LES PLANCHES D'ALBUM

L'album est un livre sur lequel les voyageurs consignent leurs observations ou un cahier sur lequel on prie d'inscrire quelques lignes de prose, quelques vers, un dessin...(14)

Dès le début de la photographie, vers 1840, l'album sert à conserver les clichés positifs, puis des collections diverses, timbres, cartes postales...

Les tabletiers et marchands spadois présentaient ces objets aux étrangers, couverts d'une planche d'album qui est un panneau de bois aux bords convexes sur la face décorée. De dimensions variées, les planches d'album servaient aussi de couverture aux portefeuilles, porte-lettres, porte-aiguilles, sous-mains, calepins et carnets de bal... mais non aux boîtes et coffrets comme certains l'ont cru. Ces planches d'album étaient aussi vendues en l'état comme charmants tableaux.

22 - 23 - 24 - 25 - Album de photos

Collection privée. Gouache, cuir, laiton doré.

Dimensions: 155, 121, 58 mm ; vers 1850.

Inscriptions: "Mont-Jardin". Bibliographie: Moerlose, cat. p. 216, n°152 (11).

La planche d'album est décorée de la vue souvent reproduite du château de Montjardin datant du XVe s. près de Remouchamps, appartenant à l'illustre famille de Theux de Meylandt et Montjardin depuis 1734.

Le fier donjon dominant l'Amblève, le pavillon et la tour cylindrique élancée



22. Album de photos, vers 1850.



23. Idem, revers.



24. Idem ouvert.



25. Montjardin en 1929.

reposant sur un puits qui semble en être le prolongement inférieur, la végétation luxuriante, la belle rivière rocailleuse forment un ensemble à caractère seigneurial. La tour descendant à l'ambève est actuellement démolie. Un château moderne a été construit en 1861 dans le style Tudor.

Cette planche est collée sur une reliure en cuir à large motif gaufré. Deux fermoirs en laiton doré closent l'album composé de feuillets de carton percés d'une fenêtre bordée d'un trait doré. Une feuille de papier de mêmes dimensions se colle au carton pour enclore la photo. L'album est doré sur tranche et contient des clichés très anciens de vieilles familles de Belgique.

Avec le château de Franchimont, la cascade de Coo et les grottes de Remouchamps, Montjardin était un but d'excursion des buveurs d'eau. Les vues souvent reproduites par les peintres spadois étaient emportées comme souvenir.

En 1984, l'association de la famille de Theux et Meylandt et Montjardin fêta un jubilé, le domaine étant entré dans la famille depuis un quart de millénaire :

"Car Montjardin n'est plus dans tout ça qu'un symbole
De ceux qui sont pour nous une sublime école...
Et ce donjon massif a une âme de choc...
Ses flèches tout là-haut affrontent les nuages
Et passent les typhons et passent les orages
Elles fouillent bien haut l'immensité du ciel
Pour joindre l'immanence au principe éternel." (15)

-Etat d'origine

LES PORTEFEUILLES

Un sens quelque peu vieilli du mot portefeuille désigne un objet destiné à renfermer des papiers, dessins, plans, estampes... Cousin de l'album, il se présente souvent comme un grand livre dont on aurait enlevé les feuillets. Des cordons ou une petite serrure assurent parfois la fermeture du portefeuille qui contient plusieurs poches ou compartiments.

- 26 - Portefeuille à correspondance

Une collection particulière nous livre ce portefeuille de bois bruni et de cuir imprimé, peint à la gouache.

D'une longueur de 32 cm et d'une largeur de 24 cm, il peut être daté de 1860.

Inscriptions, au recto "Vue du vieux chêne de la montagne à Spa" et "G. Crehay"; au verso en lettres d'or "Souvenir". A l'intérieur "Lettres à répondre", "Lettres répondues", "Notes diverses".

Gérard-Jonas Crehay (1816-1897), célèbre peintre spadois, ancêtre de trois générations d'artistes locaux.

La planche d'album montre la vue du Chêne du Hechelet à Spa dominant le quartier du Haut Vinâve dont on aperçoit deux maisons couvertes de chaume. Le géant déploie une magnifique couronne entre la heid de Spaloumont, à gauche, sommée des hêtres de la promenade Berkeley et la heid des Walles (12), à droite. Ce dernier toponyme a disparu; il désignait l'ensemble des collines connues sous le nom de Hechelet, la carrière Piroson (jadis Heid Crahay) et les "Montagnes russes". Hechelet vient du vieux wallon "hesselleie" lieu planté de hesses (hêtres); il désignait le flanc de coteau entre la place du Perron, la rue Brixhe, le sentier de Heers, la rue Promenade de Quatre Heures et la partie supérieure de la rue du Jeu de Paume (ancien chemin d'Aix); cet endroit est orthographié Hecllet (1576), Heid de Heigelet (1600), Hechelet (1675 et 1772)...

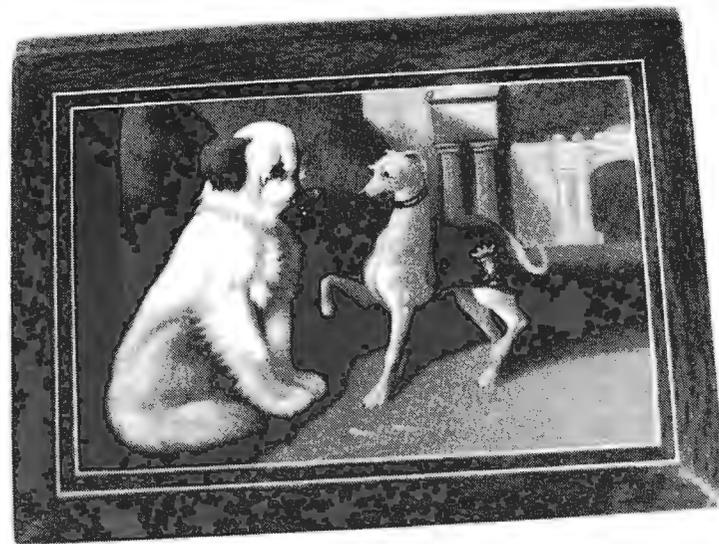
Cet arbre fameux à Spa était dit millénaire. L'empereur Charlemagne s'y serait appuyé pour admirer le paysage de Spa (16). Le palais du souverain était à Aix-la-Chapelle, capitale de l'empire, distante d'une quarantaine de kilomètres par les chemins rectilignes de l'époque; Il s'agit d'une légende.

De plus, la vie des chênes dépasse exceptionnellement 350 ans; témoin, l'ancêtre de la fontaine de la Géronstère mort sur pied et abattu pendant l'hiver 1977-1978. Une tranche de la base du tronc d'un diamètre de 1,90m fut déposée au Musée de Spa à l'intervention de l'architecte François Bourotte. L'examen dendrochronologique de cet échantillon fut effectué par Patrick Hoffsummer et la mesure des épaisseurs des cernes (ou stries) permit de déterminer qu'à sa mort l'arbre était âgé de 351 ans (17).

Le chêne du Hechelet est représenté dans plusieurs vues du recueil du dessinateur spadois Charles-Denis de Beurieux (1653-1741) datant du XVIIe s. A cette époque, soit plus de deux siècles avant sa mort, il est visible de toute la ville d'eaux, sa stature énorme émergeant du paysage. Ce qui porte son âge bien au-delà de la longévité maximale des chênes, citée par Hoffsummer. Cet arbre remarquable inspira de nombreux peintres dont Ernest Krins (1820-1893). A la fin du XIXe s., le géant montre des signes de dépérissement; une caverne s'ouvrit dans son tronc que l'administration communale colmata avec du ciment. Il mourut



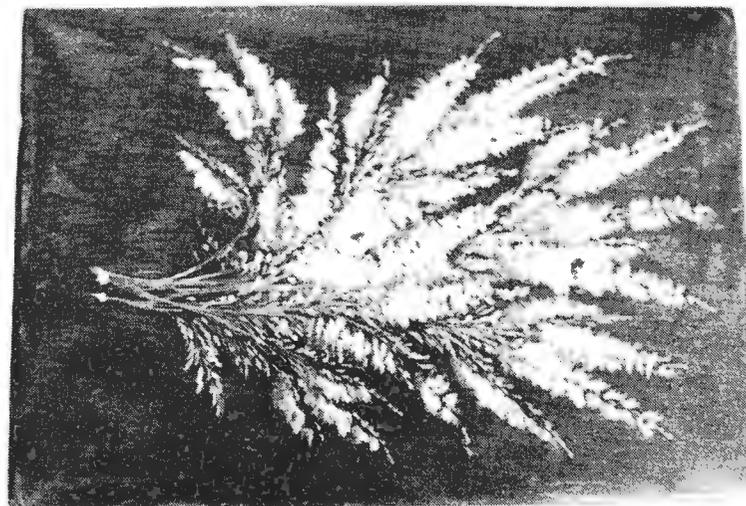
26. Portefeuille à correspondance, vers 1860.



27. Portefeuille avec scène de genre, vers 1865.



28. Portefeuille à dessins ou estampes, vers 1850.



29. Portefeuille aux bruyères vers 1935.

en 1904 dans la consternation générale.

Certains, dont Jean d'Ardenne, voulurent conserver son squelette. Il fut cependant abattu et un fabricant de bois de Spa fit une table polie et vernie d'une tranche d'une fourche maîtresse (12 p. 63, 65, 68, 105, 106, 109-111, 183-187) (13).

Le plan de Spa des frères Caro de la fin du XVIIIe s. (18) situe le chêne et montre la disposition des lieux. Le chemin du Hechelet passe devant les deux chaumières de la vue, décalées l'une par rapport à l'autre. Sous la puissante ramure, il se sépare en deux branches dont l'une rejoint, à flanc de coteau, la partie inférieure de la rue du Jeu de Paume. Gérard-Jonas s'est installé sur ce sentier, pour broser cette gouache, le dos à la vallée. L'autre branche du chemin grimpe dans la colline pour atteindre la partie supérieure de la rue précitée. Ces piedsentes ont disparu dans des domaines privés. Il subsiste une impasse du Hechelet avec quelques maisons, s'articulant à la rue Brixhe.

L'intérieur du portefeuille est doublé de papier rouge moiré; il contient trois pochettes. Le revers est en cuir noir imprimé d'arabesques de rocailles. Au centre le mot "Souvenir" en lettres d'or encadré de même.

La restauration d'excellente qualité a été parachevée d'un beau poli doux.

- 27 - Portefeuille avec scène de genre

Cet exemplaire d'une collection privée a été réalisé en cuir brun imprimé et en placage de bois gouaché.

De dimensions de 242 et 182 mm, cet ouvrage peut être daté vers 1865. Un grand coffret violonné exposé à la foire des antiquaires de Bruxelles en 1987 présente une réplique de la scène et est signé J. Debrus (19), de même qu'un exemplaire plus petit appartenant à une collection particulière.

Jean-Nicolas Debrus (v. 1817-1873) eut plusieurs fils, dont Jean cité en 1880, tous deux furent peintres et fabricants de bois de Spa.

La scène anthropomorphe représente avec humour deux classes sociales différentes. Un gros chien hirsute tient une sébille dans la gueule et la tend avec humilité à une levrette aristocratique vêtue d'un manteau rouge armorié.

L'intérieur comprenant deux poches est recouvert de papier rouge moiré semblable à l'objet précédent. Le dessous est de cuir brun avec des arabesques dans le goût du Second Empire.

La belle restauration a été complétée d'un vernissage et d'un ponçage réussis.

- 28 - Portefeuille à dessins ou estampes

Cet ouvrage important développant des dimensions de 350 et 450 mm, est composé de deux planches en bois bruni unies d'une reliure en cuir et décorées à la gouache d'une profusion de fleurs.

Sur une face: branches de cytises et de lilas, tulipes et pervenches; sur l'autre: rosiers fleuris, liserons blancs et acacias.

Il date du milieu du XIXe s. L'intérieur est tapissé de soie rouge unie, sur laquelle sont fixés des rubans semblables pour maintenir les feuilles.

L'état est d'origine, un dévernissage maladroit a gâté quelques fleurs de lilas. Collection privée.

- 29 - Portefeuille aux bruyères

Cet objet banal est un petit porte-documents avec une planche portant un bouquet de bruyères blanches et violettes et quelques poches en toile dure. Il porte le mot "Spa" et une étiquette "peint par Durieux" (Henri Durieux 1879-1951?).

Ce bois gris gouache peut être daté vers 1940.

- 30 - Sous-main

Collection privée. Gouache, érable au naturel, velours gris perle, soie bleue. Dimensions: 267, 205, 40 mm.

Dédicace: "A mademoiselle Mathilde Van den Bossche, ma meilleure pensée , Paris le 3 mars 1883 D'ule Gaston". Signé: Salée. Dans la liste de Moerloose: Edmond Salée +/-1858-1897, Léon +/-1854-?(1897) et Lucien +/-1861-?(1897).

Sur la jolie planche d'album est jeté un lâche bouquet de myosotis, la petite fleur bleue messagère des tendres sentiments du souvenir. La bordure est de velours gris. L'intérieur est garni de soie bleu clair. Le portefeuille ouvert montre une poche à gauche, à la pliure un porte-plume en bois fleuri dans sa coulisse de tissu. Dessous garni de velours gris perle. Etat d'origine.

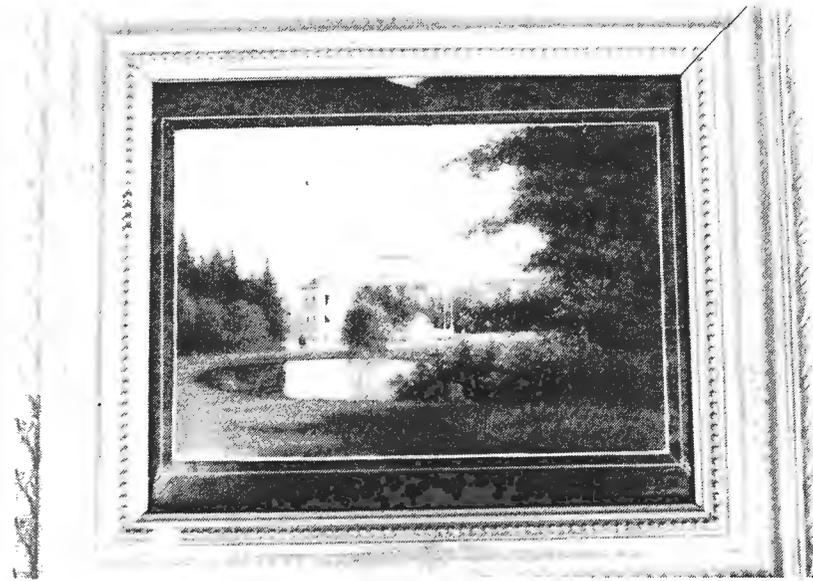
- 31 - Planche d'album: Barisart

Collection privée. Gouache sur bois bruni. Dimensions 206 et 280 mm. Signature: G. Crehay fils. "Gérard Jonas (1816-1933) eut trois fils dont Gérard-Antoine (1844-1937) et Georges (1849-1933), tous peintres.

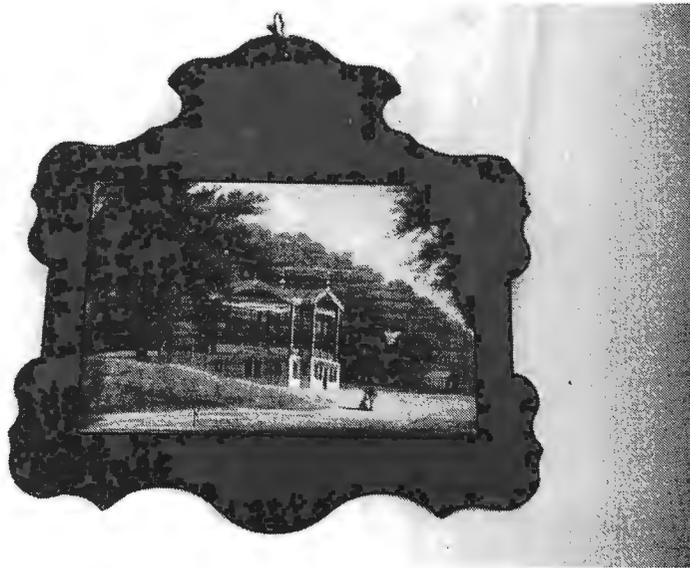
Cette jolie vue, vers 1870, de la source de Barisart montre le bâtiment



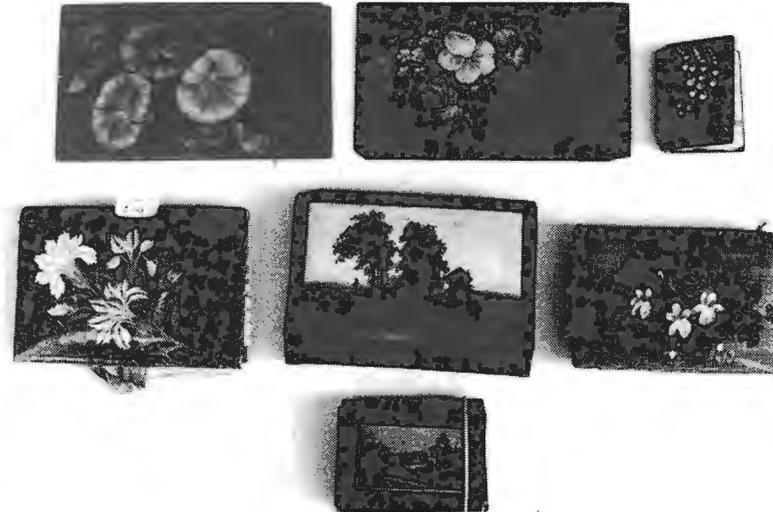
30. Sous-main signé Salée. 1883.



31. Planche d'album. Barisart. Vers 1870. Crehay fils.



32. Porte-lettres. Kiosque du Parc de Sept-Heures vers 1870.



33. Deux petites planches d'album, 2^e moitié XIX^e s.
Deux carnets de bal, 1900 et 1860. Porte-aiguilles 1900.
Deux petits portefeuilles 1900 et fin XIX^e s.

octogonal et sa galerie extérieure bâtis en 1859 et fâcheusement démolis en 1972, ainsi que le petit étang à l'opposé du côté vers Spa. Etat d'origine.

- 32 - Porte-lettres

Ce mignon objet appartenait au fonds Schaltin. Composé d'une planche peinte à la gouache, de cuir et de loupe de bois garni d'ornements en ébonite (?). Dimensions hors tout 260 et 292 mm; le tableautin: 192 et 135 mm. Vers 1970. Inscription: "Kiosque à Spa".

Bibliographie: *Les Kiosques à musique du Parc de 7 Heures dans les Bois de Spa*. Réalités mars 1991. L. Pironet.

Ce porte-lettres est constitué d'une planche d'album articulée par le dos à une partie rigide par un soufflet en cuir. Cette partie fixe porte un placage de loupe de bois; elle est découpée en festons et décorée d'ornements en ébonite (?)

La vue: dans la Promenade de Sept Heures, devenue parc en 1880, et au pied de la colline boisée d'Annette et Lubin, se trouve le kiosque à musique, façon chalet suisse, en bois, en pierre de taille et en briques, construit en 1860 à l'initiative de l'échevin Joseph Servais qui deviendra Bourgmestre de Spa. A cet homme éclairé, nous devons de nombreux édifices de Spa et la création des promenades les plus célèbres. Ce kiosque à musique romantique fut regrettamment abattu en 1951.

Derrière ce pavillon, une échoppe et la toiture de l'actuel Chalet du Parc que l'on distingue déjà sur une photo de 1876 (les effets du grand vent qui abattit de nombreux ormes centenaires de la promenade) (3 p. 336)

Le revers est couvert de papier imitant le cuir brun.

Etiquette: "Au roi Léopold - Magasin de boîtes peintes et vernies - Jacques Renner - peintre - rue Royale, 28, Spa" et manuscritement: "Souvenir de Gaston Renner", Jacques Renner +/-1822-1897, peintre et marchand.

- 33 - Deux petites planches d'album

Gouache sur bois bruni. Dimensions 120, 71 et 3 mm; 2ème moitié XIXe s. Destinées à couvrir des carnets. Myosotis, pensées et touffe de liserons des champs. Etat d'origine.

Deux carnets de bal

Gouache sur bois gris. Le 1er: Dimensions 47 et 38 mm; vers 1900.

Muguets, pervenches et bruyères fleurissent les deux planches minuscules de cet objet féminin désuet tapissé de papier blanc à impression d'entrelacs.

Le 2ème: dimensions 45 et 62 mm; vers 1860. Inscriptions: "Mont-Jardin" et "Cascade de Coö" sur les planchettes, "Souvenir de Spa" sur le dos. A l'intérieur deux pochettes de papiers noir et rose. Etat d'origine.

Calepin

Gouache et bois gris. 90 et 63 mm; vers 1900.

Deux planchettes, l'une décorée de myosotis, l'autre de pensées, ensèrent un petit carnet doré sur tranche. Intérieur de soie bleue. Un petit crayon assure la fermeture et coulisse dans 3 oeillets.

Porte-aiguilles

Gouache sur bois gris. 66 et 98 mm. 3Spa", fin XIXe s. Les deux planches sont ornées, l'une d'oeillets, l'autre de marguerites et de centaurées. Doublure de soie orange. Intérieur de feuilles de tissu pour y fixer les aiguilles.

Petit portefeuille

Gouache sur bois bruni; 73 et 105 mm; fin XIXe s. La planche porte un paysage non identifié animé d'un promeneur près d'une chaumière, d'une mare et d'un bouquet d'arbres; elle est collée sur un petit portefeuille en cuir à deux soufflets de soie rose. L'ensemble est fermé d'oeillets dans lesquels coulisse un porte

(à suivre)

L. Pironet

Bibliographie (suite)

(9) Catalogue de l'exposition du Musée de la Vie wallonne de Liège *Trois siècles de bois de Spa*, 15.12.1967 - 20.01.1968, n° 266.

(10) Pironet, L., *Le champignon du Parc de Sept-Heures à Spa*, H.A.S., juin 1991 ; le tableau de Grune ne correspond pas au lutrin. Il est possible que le peintre spadois ait voulu rappeler cet événement car le comte Charles était bien connu à Spa pour avoir fait ériger le pavillon dans le parc de Sept Heures en 1814.

- (11) Moerloose, Lydwine de, *Les Bois de Spa*, Mémoire de licence UCLLN, 1986-1987, le catalogue.
- (12) Jacob, G.E., *Rues et promenades de Spa*, Culture et Civilisation, Bruxelles, 1983. Walles vient du germanique Wal, rempart. Existerait-il des vestiges de castramétation sur le replat de cet épaulement?
- (13) Catalogue de l'exposition du Musée de Verviers: *Histoire des Bois de Spa*, 29.05 - 24.06.1957, n° 130, planche XIV: Le Chêne du Hechelet, gouache du XIXe s. du musée communal de Spa; avec le paysage de Spa et son ancienne église avec son clocher et son clocheton.
- (14) *Dictionnaire de la langue française*, E. Littré, Librairie Hachette, Paris, 1863.
- (15) Bulletin Assoc. Noblesse Roy. de Belgique, n° 160, oct. 1984, p. 279, 280.
- (16) Van Bommel, *La Belgique Illustrée*, 1903.
- (17) Hoffsummer, P., *De Polleur à Géronstère. Vers la construction d'une courbe dendrochronologique locale*, H.A.S., n° 43, sept. 1985, p. 118.
- (18) A Liège et à Spa chez F.J. Desoer, impr. libraire.
- (19) *L'événement*, n° 185, 1987.

DUMAS père, LILLA BULYOWSKY
et GASPARD DE CHERVILLE

UN AUTEUR, UNE ACTRICE ET UN "NEGRE"

A mon ami Georges Spailier

Gustave Frédéric, le rédacteur de L'Indépendance belge, avait beaucoup fréquenté, dans les années 1850-60, les exilés politiques français en Belgique. Il était très lié, entre autres, à Victor Hugo et à ses deux fils dont il partagea le voyage de 1865 à Spa et sur les bords du Rhin (1). Fabuleux souvenirs de jeunesse qui le hantaient et qu'il racontait volontiers. Ainsi encore, en 1884, dans un article consacré à l'essai d'Albin Body, Meyerbeer aux Eaux de Spa (2), le journaliste ouvre une parenthèse pour évoquer quelques grands personnages qu'il a croisés lui-même jadis dans la ville d'Eaux, et il s'attarde particulièrement à Alexandre Dumas père.

"Nous les avons connu là, écrit-il, ces morts de gloire inégale qui ont tous laissé un nom: Meyerbeer, Janin (3), Auguste Villemot (4), et les grands soldats comme Bedeau (5) et Charras (6), et le père Dumas qui vint pendant deux jours à Spa, et qui se borna à faire de la copie, à l'hôtel d'Orange. A peine put-on l'entraîner à une promenade en voiture. Il écrivait, tout fumant, en manches de chemise, le cou nu, quelque roman dramatique ou souriant, de sa belle écriture à l'encre bleue.

Alexandre Dumas était venu à Spa pour s'entendre sur quelque plan de collaboration avec le Marquis de Cherville, le piquant observateur de La Vie à la Campagne, bon chasseur, bon pêcheur et bon écrivain. Il ramenait aussi de Hongrie une artiste hongroise, comédienne et poétesse, qui avait voulu étudier sur le vif le plus fécond et le plus retentissant des romanciers de France. Cette Hongroise curieuse, qui avait entendu tant de prodigieuses histoires sur les vices et les désordres de Dumas, était fort surprise de le voir si sobre et si laborieux. "Cela vous étonne, disait Dumas, parce qu'on vous a raconté que je suis un panier percé, mais ce n'est pas moi qui ai fait les trous." (7)

Relation exacte, à quelques nuances près.

En ce qui concerne les faits d'abord, il n'est pas vrai que Alexandre Dumas soit venu à Spa pour conclure un accord de collaboration avec le marquis de Cherville; cet accord existait déjà et Gaspard de Cherville était en train de terminer à ce moment quatre romans pour le père des Mousquetaires. Alexandre Dumas est venu à Spa fortuitement. D'autre part, la description d'un Dumas, claquemuré dans sa chambre de la rue Royale, tout occupé à composer quelque chapitre d'un roman, est fort pittoresque, mais, sans aucun doute, imaginaire : Dumas, en effet, est arrivé à Spa le 22 septembre 1857 vers 22 heures, il a quitté la ville le 23 dans la soirée, après un long et solide dîner en compagnie de Gaspard de Cherville; on voit mal à quel moment il aurait pu se mettre à rédiger, tout bourreau de travail qu'il fût.

En ce qui touche la personnalité de Dumas et sa "prétendue" prodigalité, Frédéric conclut par une boutade du grand homme qui récuse sa réputation. Est-il nécessaire de rappeler que Dumas ne fut jamais un adepte moi de l'économie, ni de la mesure, ni de la sagesse amoureuse? Dire le contraire serait largement nier l'homme.

Cela rectifié, il reste à préciser les détails du bref séjour d'Alexandre Dumas à Spa et à rappeler qui était Gaspard de Cherville, dont l'histoire littéraire a quasi oublié le nom mais de qui Spa, on va le voir, devrait se souvenir. Ce sera l'objet des deux chapitres de cette courte étude.

* * *

Une aventure d'amour

Evoquer le séjour de Dumas: l'entreprise est plus facile qu'il n'y paraît. En effet, ce que Frédéric donne pour des observations personnelles sort en fait, pour une très large part, du chapitre III d'un récit intitulé Une aventure d'amour. Alexandre Dumas l'avait publié en feuilletons, entre le 13 octobre 1859 et le 12 janvier 1860, dans *Le Monte-Cristo* (8). Il le republiera en volume, après avoir beaucoup élagué le texte original, dans la collection Hetzel (pour la Belgique), en

1860, puis, en 1862, chez Michel Lévy frères. Quand Frédéric se souvient d'avoir vu Dumas à Spa, *Une aventure d'amour* vient d'être réimprimé chez Calmann-Lévy (9).

Les quelque cent-vingt pages de cette oeuvre autobiographique racontent le voyage que fit l'auteur, du 21 au 27 septembre 1857, de Paris à Mannheim, via Bruxelles, Spa, Cologne et la vallée du Rhin. Le récit n'a pas pour objet de décrire les lieux traversés. Dumas se préoccupe exclusivement des sentiments qu'il éprouve à l'égard de sa compagne de voyage et, surtout, des souvenirs heureux qui ressuscitent en lui tout au long de ce périple.

Et Dieu sait si Dumas, en 1859, quand il rédige ce petit volume, a besoin d'un peu de lumière et d'un peu de bonheur! Il revient d'un long voyage en Russie qui l'a tenu éloigné de la France du 15 juin 1858 au 10 mars 1859. Paris, qu'il a retrouvé après neuf mois d'absence, le déçoit fort : il s'y sent ignoré, nié. La pensée lugubre qu'il a eue à Kazan le taraude: "Je me sens bien seul et bien oublié de tout le monde, de sorte que je jouis, ou à peu près, du bonheur d'être mort sans avoir le désagrément d'être enterré. Je suis un revenant de jour au lieu d'être un spectre de la nuit" (10). Qu'elles sont loin, les années de gloire sans partage! La plupart des amis sont morts, le Théâtre-Historique a sombré dans la faillite, la censure impériale a arrêté Isaac Laquedem et interdit *La Jeunesse de Louis XIV*, son journal - *Le Mousquetaire* - a cessé de paraître, ses oeuvres dramatiques ne connaissent plus que des demi-succès. Et depuis longtemps aussi, la plupart des oeuvres "nouvelles" qu'il signe sont produites par des "nègres" ou des écrivailleurs qui spéculent sur sa notoriété. Son orgueil est mis à mal, mais que faire d'autre, face aux nécessités financières toujours là, pressantes? " Les soucis d'argent du maître, écrit Céleste Mogador, se devinaient aux carreaux cassés des verrières, aux plantes desséchées et poussiéreuses, aux perchoirs qui se balançaient mélancoliquement, vides de leurs oiseaux multicolores." (11)

Que faire, sinon fuir, fuir dans le passé, puisque, décidément, le présent n'offre plus rien, et que "les souvenirs commencent à l'emporter sur les espérances"(12).

En mai 1855, par lassitude, Dumas avait interrompu la rédaction de ses



(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

UNE
AVENTURE
D'AMOUR



PAR
ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
 CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
 ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
 3, RUE AUBER, 3

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés

(Coll. Fonds Body)

Mémoires (13); en tête du manuscrit de *Une aventure d'amour*, il écrit: "Nouveaux mémoires". Nouveaux par la matière et par le ton: la contrainte chronologique disparaît et l'évocation des bonnes fortunes et des liaisons amoureuses, largement occultée autrefois, prend ici une place prépondérante. Une façon de s'affirmer jeune et toujours bien vivant.

Ces épanchements indiguaient Eugène de Mirecourt, en critique à la mode sous le Second Empire: "Doit-on souffrir que Dumas initie le public à toutes ces hontes d'alcôve, [...] On ne se déshabille point ainsi en plein journal et en plein boulevard." (14) Haussons les épaules: le vertueux Mirecourt, qui crachait l'injure à longueur de feuilleton, avait été condamné pour diffamation contre Dumas en 1845. Et puis, le XXe finissant a-t-il vraiment des leçons à donner? Dumas, heureusement, se moquait des convenances de son temps. Sans cela, rien de son passage à Spa ne subsisterait...

Un mot encore sur le titre choisi - *Une aventure d'amour*. Il est ambigu. Deux "héroïnes", en effet, paraissent dans cette causerie: au premier plan, Lilla Bulyowsky, la comédienne hongroise avec laquelle Dumas voyage; l'autre, Hongroise également et célèbre cantatrice, Maria D. (alias caroline Ungher), que le narrateur a aimée passionnément en 1835, à Palerme (15), et qu'il évoque ici, pour Lilla, dans une longue confidence qui couvre 32 pages. Question: est-ce l'aventure, toute chaste, avec Lilla, ou est-ce l'aventure passionnelle avec Caroline qui justifie le titre? Les deux histoires sont étroitement imbriquées, elles se font écho, et le récit de la seconde est d'ailleurs fait par le narrateur pour séduire Lilla. Quoi qu'il en soit, nous ne nous occuperons ici que de la première qui occupe les trois chapitres initiaux.

* * *

L'*Aventure d'amour* commence fin août-début septembre 1857 (16). Un de ces jours-là, Alexandre Dumas reçoit à l'improviste à son domicile parisien la visite d'une Hongroise de 23 ans, Lilla Bulyowsky (17). "Une charmante jeune femme, préciseprécise Dumas, grande de taille, éclatante de blancheur, avec des yeux bleus, des cheveux châtons, des dents magnifiques; elle avait une robe de taffetas gris-perle montant jusqu'au cou, un châle de façon et d'étoffe arabe, et un [...]"

charmant chapeau." (18)

Cette séduisante personne est une comédienne qui a incarné sur les scènes de Pesth (devenue Budapest) les héroïnes de Dumas père, Catherine Howard, Mademoiselle de Belle-Isle, etc., et celle de Dumas fils, Marguerite Gautier. Elle est à Paris pour quelques semaines avec l'espoir d'y rencontrer les grands écrivains qu'elle aime - les Dumas, d'abord, mais aussi Lamartine et Alphonse Karr - et les artistes dramatiques qu'elle admire - elle verra Mme Doche (19), l'interprète de *La Dame aux Camélias*.

D'emblée, Dumas est conquis par son admiratrice: il l'invite à dîner plusieurs fois par semaine, il l'introduit partout où elle le désire, il l'accompagne au théâtre. Pendant plusieurs semaines, il lui sert de cicérone.

Aux côtés de Dumas, impossible de passer inaperçue. Jules Janin note dans le *Journal des Débats* du 7 septembre 1857: "On admirait avant-hier au Théâtre-Français [...] une adorable personne au regard plein de feu, une intelligence enfin, et chacun cherchait à savoir d'où venait cette apparition. Elle était romanesquement belle et elle semble ignorer sa beauté [...]. On l'appelle en son pays, avec toutes sortes de louanges et d'admiration, Lilla Bulyowsky, la digne amie et la compatriote de Liszt, le Hongrois." (20)

Dumas, on l'imagine, voudrait être plus qu'un accompagnateur...La différence d'âge n'y fait rien. Peu avant, dans les années 1850, il avait fait sa maîtresse d'Isabelle Constant qui avait...15 ans et demi. Mais Lilla a tout de suite deviné les arrières-pensées du père Dumas, et elle a fixé la règle du jeu: "J'ai un mari que j'aime et un enfant que j'adore." (21); elle sera un "charmant camarade", sans plus. Dumas ne peut qu'accepter; il donne sa parole d'honneur; il respectera le voeu de Lilla, quoiqu'il lui en coûte. Et il lui en coûte...

Le séjour de l'actrice se prolonge jusqu'au jour où, quasi à court d'argent, elle annonce à Dumas sa décision de partir pour Mannheim: elle veut y rencontrer la grande tragédienne allemande, Sophie-Antoinette Schroeder (76 ans). Si cette dernière consent à la prendre pour élève pendant un an, Lilla ne jouera plus seulement en hongrois; débarrassée de son accent, elle pourra se produire sur les

scènes allemandes, et son public s'accroîtra de trente ou quarante millions d'hommes.

Dumas ne se résoud pas à dire adieu à la belle ambitieuse: pourquoi ne l'accompagnerait-il pas jusqu'à Bruxelles où - c'est ce qu'il prétend - il a à faire? Lilla est, bien entendu, ravie. Proposition acceptée.

Le soir du 21 septembre 1857, Lilla Bulyowsky et Alexandre Dumas gagnent Bruxelles en chemin de fer. Le romancier, toujours fastueux, a réservé un compartiment tout entier;

Les voici en tête à tête dans le wagon... Lilla s'endort en toute candeur. "*Je n'ai jamais éprouvé, dit le romancier, une plus singulière sensation que celle qui s'empara de moi lorsque les cheveux de cette charmante créature s'appuyèrent sur mes joues, lorsque son souffle passa sur mon visage. Sa physionomie avait pris une expression enfantine, virginale, tranquille que je n'avais jamais vue à aucune femme dormant sur ma poitrine.*" (22) Ce ne sont pas là les émotions d'un père pour sa fille... L'érotisme de la situation est évident. Le voyage va multiplier ces tête-à-tête troubles.

* * *

Ce n'est pas le premier séjour d'Alexandre Dumas en Belgique. En août 1838, il y a passé une dizaine de jours avec sa maîtresse Ida Ferrier - elle sera son épouse en 1839 - avant d'aller excursionner dans la vallée du Rhin (23).

Et le 10 décembre 1851, c'est un séjour beaucoup plus long qui commence : poursuivi par une meute de cent cinquante-trois créanciers (24), sous la menace très réelle d'une contrainte par corps, Alexandre Dumas s'expatrie à Bruxelles. Il y restera, avec de nombreuses interruptions, jusqu'au 18 novembre 1853. Entrent pour beaucoup dans sa dette de 107.215 F, d'une part, les folles dépenses engagées pour la construction et l'ameublement du château de Monte-Cristo, à Port-Marly, près de Saint-Germain-en-Laye (25) et, d'autre part, l'aventure du Théâtre Historique (au boulevard du Temple), vidé par la Révolution de 1848 (26).

Dès le 1er janvier 1852, Dumas loue au banquier, M. de Meeus, une maison au 73 boulevard de Waterloo et la maison attenante pour y installer sa fille Marie (27) et la ménage Noël Parfait (28), un exilé sans ressource, dont il a fait son secrétaire et son économe. Il décore princièrement ces habitations et y dépense des fortunes en "hospitalité" et en fêtes, d'un luxe vite légendaire, auxquelles il convie cordialement ses compatriotes et amis, les proscrits du 2 Décembre (29). Non, Dumas, simple banqueroutier, ne mange pas à Bruxelles le "pain noir de l'exil". Mais il n'en hait pas moins, et ostensiblement, Napoléon le Petit, le Président de la République devenu réactionnaire et parjure. Dumas est républicain: il s'est battu en 1830, il a été candidat (malheureux) à la Constituante de 1848, et, en 1860, il sera à Palerme et à Naples, aux côtés de Garibaldi.

En novembre 1853, un concordat avec ses créanciers lui permet de rentrer définitivement à Paris.

* * *

Bruxelles, gare du Nord. Lilla et Alexandre Dumas passent la nuit à l'hôtel de Suède dans des chambres voisines. Ils consacrent la journée du 22 septembre à visiter Sainte-Gudule, la Grand-Place, la passage Saint-Hubert - "quartier général" des proscrits français dans les premiers temps de l'exil (30) - et le Musée d'Art ancien; ils rendent également visite à la pianiste-Virtuose Marie Pleyel (31) qui leur donne un concert privé.

Le soir tombe déjà sur Bruxelles.

- *Alors, que faisons-nous?* lance Dumas.

- *Moi, je pars pour Spa... Et vous?*

- *Parbleu, moi, je vous suis.*

Sitôt dit, sitôt fait. *"Un quart d'heure après, nous étions au chemin de fer et nous partions pour la ville des eaux et des jeux, que je n'avais pas eu la curiosité d'aller visiter pendant mes trois ans de séjour en Belgique."* (32)

Dans le train qui roule vers Spa, ils se retrouvent à nouveau seuls, face à face. Lilla souffre des nerfs - conséquence, dit-elle, des morceaux pathétiques

qu'a joués tout à l'heure Marie Pleyel. Elle ne peut trouver le sommeil. Dumas propose de la soulager par le magnétisme.

* * *

On sait l'engouement que les expériences de Mesmer avaient déclenché à la fin du XVIIIe siècle. Après l'Empire, au moment où le romantisme s'imposait, le magnétisme connut un prodigieux regain d'intérêt. De 1830 à 1850, les magnétiseurs spiritualistes, désireux d'unir la science et la foi, se multiplièrent; des associations se formèrent, des journaux se répandirent. Les "mages", quelquefois guérisseurs, se produisaient, accompagnés de leur "lucide", - un somnambule capable de voir "l'autre monde", de parler avec les esprits, de prédire l'avenir... Après eux, vers 1853, venus d'outre-Atlantique, ce seraient les spirites, avec leurs esprits frappeurs et leurs guéridons, qui les supplanteraient et qui feraient des ravages (33). Ces thèmes envahissent la littérature et les salons. On se souvient des tables tournantes de Guernesey, chez Victor Hugo.

Alexandre Dumas fut très tôt "sensibilisé" à ces phénomènes. Dans ses *Mémoires*, il indique que, le soir de la mort de son père, alors qu'il logeait chez sa cousine Marianne, il fut réveillé en sursaut "*par un grand coup frappé à la porte*", au moment même où son père expirait (34). Dumas avait à ce moment trois ans et demi...

Quand il rédigera les *Mémoires d'un médecin* (1846-1848) (35), dont les deux premières parties ont pour héros Joseph Balsamo - alias le comte de Cagliostro - Alexandre Dumas s'intéressera de près au magnétisme. Le 5 septembre 1847, Marcillet et son somnambule, Alexis Didier, font des démonstrations étonnantes à Monte-Cristo. Le mois suivant, Alexandre Dumas veut tester ses propres pouvoirs sur Alexis Didier qu'il a réinvité sans son "maître". Expérience concluante : Didier s'est endormi d'un profond sommeil à la seconde où le romancier le lui a ordonné.

Alexandre Dumas relate de nombreuses autres expériences personnelles de magnétisme dans ses *Mémoires* (36).

Il se rappelle avoir endormi dans une voiture, en 1848, sans la toucher, par sa seule volonté, une jeune inconnue de trente ans qui ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle s'était réveillé, appuyée sur l'épaule de l'auteur, et quand ce dernier lui avait demandé l'heure, elle avait pu la dire très précisément, sans regarder sa montre.

A la même époque, à Joigny, dans le salon du Procureur de la République, pour convaincre des incrédules, il endort Madame B...il la persuade qu'elle est couverte de neige fondante, lui fait pousser un contre-ré (alors qu'à l'état de veille, elle s'arrêtait au contre-si), lui ordonne de poignarder une servante qui travaille dans la pièce voisine et ne l'arrête qu'au moment où elle lève le couteau...

A Auxerre, devant plus de dix personnes, Alexandre Dumas endort la fille de madame D***. L'enfant endormie a douze ans. Dumas lui pose des questions de politique intérieure à laquelle, naturellement, elle n'entend strictement rien. Et voici pourtant - ô miracle! - qu'elle explique la République et - plus fort encore - qu'elle prophétise la fin de cette république et le retour, par le consentement des Français, de Henri V, le duc de Bordeaux exilé. Sur ce dernier point, les "puissances occultes" se sont trompées...

Pendant l'exil à Bruxelles encore, en avril-mai 1852, Dumas s'amusait à magnétiser une "belle pâtissière" du boulevard de Waterloo. Gaspard de Cherville, dont il sera question dans la deuxième partie de cette petite étude, fut, comme Gérard de Nerval, le témoin des expériences. Témoin sceptique et hilare : *"[Le] sujet était une belle femme brune dont les yeux de gazelle effarouchée avaient grandement achalandé une boutique de pâtisserie du boulevard et qui fit quelque bruit à l'époque sous le sobriquet de "la belle pâtissière". Dumas la plaçait à table à côté de lui; le moment de la représentation arrivé, il se contentait de la regarder fixement dans une glace qui leur faisait face à tous les deux et, crac! en un tour de main, cédant à cette influence par ricochet, la belle Marie s'endormait d'un sommeil qui, je veux le croire, était celui de l'innocence! [...] Quant aux questions posées à la voyante, aux révélations qu'on en sollicitait, seule entre toutes les magnétisées, celle-là peut se vanter de n'avoir jamais commis d'erreur, parce que jamais aussi elle n'a répondu aux demandes les plus discrètes; c'était une somnambule muette."* (37)

Dumas, lui, ne rit pas. Incontestable : la puissance magnétique permet à qui la maîtrise d'obtenir une soumission absolue - physique et psychique - du sujet pendant l'expérience : ce dernier pourrait tuer sur ordre. Et lui, Dumas, il dispose de ce pouvoir sans limites, efficace sur *"les deux tiers des personnes qu' [il] y soumettait"*. A chaque fois qu'il parle de ce don, il souligne - le sous-entendu n'échappera pas: *"Je ne l'exerçai jamais que sur des jeunes filles ou sur des femmes"*. Assez balourdement, il croit devoir ajouter : *"Une femme qui a subi une fois le sommeil magnétique, est l'esclave de l'homme qui l'a endormie, même après son réveil."* (38)

* * *

"Le magnétiseur, répète-t-il à Lilla Bulyowsky, prend une influence irrésistible sur le sujet qu'il magnétise, non seulement lorsque ce sujet est endormi, mais encore quand il est réveillé." (39)

Instruite du danger qu'elle court, la belle Hongroise insiste pour qu'il l'endorme. Dumas s'exécute. En deux temps. Il lui souffle sur le front et il lui masse les cheveux. Effet instantané: la douleur de nerfs s'estompe. Puis, la main sur le front de sa compagne, il lui intime l'ordre de dormir et elle s'endort illico d'un sommeil d'enfant.

Aux environs de Theux, toujours dans son sommeil magnétique, Lilla pressent la proximité de la ville d'eaux.

"Chose singulière, écrit Dumas, ni ma compagne ni moi n'avions jamais été à Spa; ni elle ni moi ne connaissions le nom des stations; eh bien, en partant de la dernière, avant la station définitive, elle commença de s'agiter, de se tourmenter, et balbutia quelques paroles inintelligibles.

"Je lui touchai les lèvres du bout des doigts et lui dit:

- Parlez!

Alors sans effort aucun:

- Nous arrivons, dit-elle; réveillez-moi.

Je la réveillai, et, en effet, cinq minutes après, le sifflet de la locomotive annonçait que nous arrivions dans la station.



Imp. des Éditions de la Ville d'Eaux



L. Merve. del.

COUR DE L'HÔTEL D'ORANGE.

HÔTEL D'ORANGE À SPA tenu par LOUSBERG-DECHESNE

Cet établissement est sans contredit le mieux situé de la Ville; ou contre, joignant la redoute, à deux pas de la fontaine minérale du Pouchou, de l'établissement des bains et des promenes publiques. — Beau jardin derrière, bonnes écuries et remises; et y se trouve aussi toutes les commodités désirables. — Table d'hôte à 4 heures. — Prix très particuliers à toute heure.

Elle se sentait beaucoup mieux.

Nous descendîmes à l'hôtel de l'Orange, le meilleur de la ville. Comme on était encore dans la saison des bains, l'hôtel était à peu près plein."

L'Hôtel d'Orange, rue Royale, est effectivement un hôtel de 1ère classe (40), trois fois plus cher qu'un autre. Mais quand on s'appelle Alexandre Dumas...

Deux documents spadois attestent le passage de l'écrivain. La *Liste des Etrangers* (41), qui publie, pour satisfaire la curiosité et la vanité des villégiateurs, les noms et qualités des voyageurs descendus dans les hôtels, renseigne le 22 septembre 1857: "Hôtel de l'Orange, rue Royale, tenu par Lousberg-Dechesne. - Dumas A. (père), homme de lettres de Paris." D'autre part, le *Registre des Etrangers 1856-1857* (42), tenu par la police locale, indique à la date du lendemain: "DUMAS Alexandre, homme de lettres, 54 ans, né à Villers-Cotterêts (Aisne), venant de Paris [rue d'Amsterdam 77 (43)], passeport avec visa du Préfet de Police de Paris, en date du 27 mars 1857. Arrivé à Spa, le 23 septembre 1857. Destination : Belgique. Hôtel: Orange.

La nuit de Dumas à l'Hôtel d'Orange est, pour le moins, curieuse. Dumas commence par prendre toute disposition pour rassurer sa compagne de voyage sur ses intentions. Il en fait trop...

"Il ne restait que deux chambres communiquant l'une avec l'autre; seulement, la porte de communication était condamnée de chaque côté par le lit. D'un côté, la sûreté du voyageur était assurée par la serrure, de l'autre par un verrou.

il va sans dire que la porte s'ouvrait du côté où était la serrure.

Je montrai à ma compagne de voyage la topographie de l'auberge. Je fis monter la maîtresse de la maison pour qu'elle lui assurât elle-même qu'il n'y avait aucun piège dans cette contiguïté, et lui donnai le choix entre les deux chambres.

Elle choisit le côté du verrou en me priant seulement de transporter mon lit contre le mur, au lieu de la laisser contre la porte; ce que je m'empressai de faire."

Réaction curieuse de Lilla. Pourquoi fait-elle dégager la porte? Pour qu'il s'éloigne d'elle physiquement, ou pour faciliter son entrée dans la chambre? Il faudrait alors admettre qu'elle prémédite déjà quelque chose...

"Il était dix heures du soir; ma compagne de voyage prit une tasse de lait et se coucha: sa tête était calme et dégagée, mais elle éprouvait quelque douleurs d'estomac.

Je soupai plus solidement, pris dans mon sac de nuit un volume de Michelet (44), me couchai et me mis à lire. Après une heure de lecture, et au moment où je venais d'éteindre ma bougie, j'entendis frapper doucement à la porte de communication."

Les douleurs d'estomac se sont accrues. Impossible de fermer l'oeil... Au travers de la porte, Dumas lui propose d'appeler une fille de l'hôtel. Pas question. Ne peut-il l'endormir, comme il l'a fait dans le train? L'écrivain se concentre, mais son pouvoir magnétique ne passe pas dans la chambre voisine...Il faudrait, dit-il, qu'il touche la poitrine de Lilla pour en chasser la douleur...

-Eh bien, si vous voulez ouvrir la porte, je viens de tirer le verrou.

Dumas s'approche d'elle, scrutateur: *"Ma voisine jouait-elle une comédie, ou souffrait-elle réellement?"*. Méfiance explicable. En tout cas, Lilla est pâle et des contractions nerveuses tordent son visage; le malaise ne semble pas feint. Elle le supplie à nouveau de l'endormir.

- Et vous ne craignez pas que je vous endorme, vous dans votre lit, moi près de votre lit? Elle fixa sur moi son grand oeil bleu plein d'étonnement.

En effet, quelle question bizarre! Elle ne souhaite qu'une chose tout ordinaire, en somme : elle le sait plein de désir, elle l'attire dans sa chambre en pleine nuit, elle est au lit, mais...elle ne lui demande qu'une passe magnétique. Que pourrait-elle craindre?

- Ne m'avez-vous pas demandé, me dit-elle, si je vous regardais comme un honnête homme, et ne vous ai-je pas répondu que oui?

- C'est vrai, je n'y pensais plus.

On appréciera l'humour de Dumas dans cette réponse.

- Eh bien, alors, essayez de m'endormir; car, en vérité, je souffre beaucoup.

Dumas pose la main sur la couverture, à hauteur de l'estomac de Lilla. Mais la couverture et le drap font obstacle.

- "Je ne doute pas que je vous endorme, mais je doute que je vous guérisse."

Lilla s'endort, comme prévu, mais la douleur persiste. Dumas insiste.

"Alors, sans hésitation aucune, elle souleva la couverture, abaissa la main, et sur sa chemise, serrée au cou comme celle d'un enfant, elle posa ma main, aussi chastement que l'eût fait une soeur.

Je m'agenouillai pour être plus commodément et j'appuyai ma tête contre le lit.

Au bout d'une demi-heure, elle respira. Sa main lâcha la mienne."

La douleur a disparu. Lilla prie Dumas de rester encore quelques minutes à son chevet. Il n'a pas cessé d'appuyer sa main sur l'estomac de la dormeuse.

- *Soyez bon pour moi qui ai eu confiance en vous, soupire-t-elle.*

- *C'est bien, lui dis-je en souriant; je vous comprends.*

Je retirai ma main.

Sa main chercha la mienne et la serra doucement."

Reconnaissance et tendresse de Lilla; geste amoureux plutôt que paternel de Dumas.

Je soufflai la bougie; je cherchai le front de Lilla, j'y appuyai mes lèvres.

- *Bonsoir! me dit-elle avec le calme d'une vierge. Et je refermai la porte et me recouchai."*

"Le calme d'une vierge"! A propos de cette scène, et d'autres qui paraissent plus loin dans le roman, Claude Schopp a avancé le mot juste : Lilla simule l'hystérie (45) ou en souffre réellement. Définition de l'hystérie : une névrose résultant de conflits psychiques, souvent de nature sexuelle, et qui se traduit par des comportements physiques. Quand survient le malaise de nerfs de Lilla? Chaque fois que Dumas et elle se trouvent confinés quelque part, dans le wagon ou dans la chambre d'hôtel. Seul un attouchement de Dumas, à qui elle s'abandonne - elle sait qu'il s'empare de son esprit et, s'il le voulait, de son corps - suffit à l'apaiser et la plonge dans un délicieux sommeil. Pas question d'appeler une femme de chambre. Un peu vicieux, non?

Dumas, peu enclin d'habitude à se satisfaire d'adorations aussi platoniques, se contente de ces simulacres. Il n'est pas dupe des pensées véritables de Lilla, mais il s'en amuse et il joue le jeu dont il a accepté les règles.

"Le lendemain, quand je me réveillai, comme l'alouette qui chante au soleil levant,

Lilla chantait.

- *Eh bien, chère voisine, lui demandai-je, vous êtes donc guérie?*

- *Parfaitement.*

- *Bien vrai?*

- *Parole d'honneur!*

C'était si vrai, que nous pûmes accepter un excellent dîner que nous donna le même jour [Cherville et Delahaye, deux amis avec lesquels vous avez déjà fait connaissance, je crois,] (46) l'inspecteur général des forêts, et le même soir partir pour Aix-le-Chapelle."

La journée du 22 septembre 1857, ils la passeront donc en compagnie de Delahaye, "l'inspecteur général des forêts", et de Gaspard de Cherville, le dernier "nègre" l'Alexandre Dumas, domicilié à Spa depuis le mois de mai 1855. Ce personnage, nous l'avons dit, sera le sujet de la deuxième partie de notre article;

Avant de conclure, un dernier regard sur Lilla et Dumas.

Le 26 septembre 1857, leur voyage s'achève à Mannheim où Mme Schroeder accepte Mlle Bulyowsky comme élève. Alexandre Dumas rentre aussitôt à Paris. Deux ans plus tard, en juillet 1859, Lilla se rappelle à lui par une lettre datée d'Ostende où elle prend les bains de mer. Les leçons de Mme Schroeder, lui écrit-elle visiblement comblée, lui ont permis de jouer en allemand sur les premières scènes d'Allemagne. "*Venez me voir [à Ostende]*" ajoute-t-elle. Dumas est sur le point de répondre à l'invitation, mais il se fait une réflexion qui l'arrête net : "*Pourquoi faire? Tu ne l'aimeras pas plus que tu ne l'aimes comme amie; et tu sais qu'il serait inutile de l'aimer autrement.*" Dans sa lettre, Lilla ne parlait-elle pas, pour que les choses restent bien claires, de son "*affection toute fraternelle*" et de son jeune fils "*plus charmant que jamais*" (47)?

Plutôt que d'entreprendre un voyage décevant à Ostende, Dumas se met à rédiger *Une aventure d'amour*.

Guy Peeters

NOTES ET ECLAICISSEMENTS

- (1) Voir notre *Victor Hugo et Spa*, 1985, pp. 30-33.
- (2) Albin Body, *Meyerbeer aux Eaux de Spa*, avec une eau-forte de G. Gernay, Bruxelles, Veuve J. Rozez, 1885.
- (3) Jules Janin (1804-1874), "le prince des critiques".
- (4) Auguste Villemot était chroniqueur au *Figaro*. Il a séjourné à Spa à deux reprises au moins, en 1853 et en 1856 (Liste des Etrangers n° 70 du 17 septembre 1856). On lira deux notes acerbes sur la ville d'Eaux dans le tome II de *La Vie à Paris*, recueil de ses chroniques du *Figaro* (Bruxelles, Méline et Cans, 1858), aux pages 182 et 398-399.
- (5) Marie-Alphonse Bedeau, général (1804-1863), fit toute sa carrière en Algérie, dont il fut gouverneur général, devint ministre de la Guerre en 1848 et fut exilé après le 2 décembre 1851. Bedeau était à Spa, en même temps que le colonel Charras, fin août/début septembre 1857 [Parménie, pp. 275-276].
- (6) Charras était à Spa fin août/début septembre 1857 [Parménie, pp. 275-276. C'est lui qui apprend à Hetzel la mort du général Cavaignac] - Le colonel Jean-Baptiste Charras (1810-1865) était un ardent républicain. Il s'était distingué en Algérie contre Abd-el-Kader. En 1848, il fut nommé secrétaire de la commission de défense nationale; puis, sous Cavaignac, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre. Membre de l'Assemblée Constituante puis de l'Assemblée législative de la IIe République, il se retira du ministère lorsque Louis Napoléon Bonaparte devint président de la République; il dénonça la politique réactionnaire de ce dernier et prédict le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Arrêté, puis expulsé du territoire français, il vécut plusieurs années en Belgique. Auteur d'un ouvrage considérable qui parut en 1857 : *Histoire de la campagne de 1815. Waterloo*, très destructeur pour la légende napoléonienne (publié par Hetzel), il fut expulsé de Belgique en 1858. Il alla en Hollande, puis en Suisse où il mourut, à Bâle, en janvier 1865.
- (7) Fonds Body, farde 209 - Article conservé dans le *Mémento 13* d'Albin Body, avec d'autres coupures de presse.
- (8) *Le Monte-Cristo*, "journal hebdomadaire de romans, d'histoire, de voyage et de poésie, publié et rédigé par Alexandre Dumas, seul" parut du 23 avril 1857 au 10 mai 1860 et du 1er janvier 1862 au 10 octobre 1862. Il succédait au *Mousquetaire* (12 novembre 1853-7 février 1858).
- (9) Le Fonds Body possède cette édition du roman de Dumas: *Une aventure d'amour*. Paris, Calmann-Lévy, 1883, In-12.- Le texte qui nous sert de référence ici est l'excellente réédition de Claude Schopp: Alexandre Dumas, *Une aventure d'amour*, Plon, 1985 (préface de Dominique Fernandez).
- (10) Lettre à sa maîtresse Emma Mannoury-Lacour, 9/10 octobre 1858 (in Claude Schopp, *Alexandre Dumas*, biographie Mazarine, 1985 - pp. 471-472).
- (11) Françoise Moser, *Vie et aventures de Céleste Mogador*, Albin Michel, 1935 - p. 182.
- (12) Lettre à Marie Menessier-Nodier, 4 décembre 1846 (citée par Claude Schopp, préface de *Mes Mémoires* par Alexandre Dumas, tome I, Laffont, "Bouquins", page VI - Dumas écrivait ce propos désenchanté quelques mois avant d'entreprendre la rédaction de ses *Mémoires*).

- (13) Commencés le 18 octobre 1847 et (définitivement) interrompus le 12 mai 1855. Les derniers chapitres avaient paru dans *Le Mousquetaire*, créé à cet effet par Dumas, après la défection de *La Presse*. Les textes de 1855 étaient de plus en plus décousus...*Mes Mémoires* d'A. Dumas paraîtront en volumes de 1852 à 1855.
- (14) Eugène de Mirecourt, *Alexandre Dumas fils*, Paris, Chez l'auteur, 1851, pp. 67-68.
- (15) Caroline Ungher (Vienne, 1803-1877), célèbre cantatrice que Beethoven avait choisie pour créer la *Neuvième symphonie* et la *Missa solennis*. L'égale de la Grisi et de la Malibran.
- (16) "Un matin de l'automne 1856..." dit erronément Dumas dans la première ligne du récit.
- (17) "Lilla Bulyowsky est née à Klausenburg [Cluj] le 25 mai 1834. Fille du comédien von Szilagyi, elle a été l'élève de son père et a fait ses débuts sur le théâtre de sa ville natale dans des rôles de soubrette et de danseuse. Elle a paru ensuite à Pest dans des rôles tragiques et a abordé des rôles en allemand. Remarquée au cours d'une tournée par le duc Ernest de Cobourg-Gotha, elle venait d'être engagée au théâtre de Dresde. Un autre prince remarquera Lilla, Louis II de Bavière. Le Roi-Vierge, luttant contre son homosexualité, simulera pour l'actrice une passion éperdue, avant de la rejeter avec violence et mépris." [in Alexandre Dumas, *Une aventure d'amour*, Plon, 1985 - pp. 153-154].
- (18) *Une aventure d'amour*, p. 19.
- (19) Eugénie Doche (Bruxelles, 1821 - Paris, 1900), née Marie-Charlotte-Eugénie de Plunkett. Elle créa le rôle de Marguerite Gautier le 2 février 1852 au théâtre du vaudeville à Paris. Elle jouera ce même rôle quelque 500 fois. Elle vint à Spa pendant la saison 1852 au moment où une troupe, originaire de Metz, montait *La Dame aux Camélias*.
- (20) Note de Claude Schopp dans *Une aventure d'amour*, p. 17.
- (21) *Une aventure d'amour*, p. 20.
- (22) *Une aventure d'amour*, p. 33.
- (23) v. *Excursions sur les bords du Rhin*, La Revue de Paris, 30 septembre-4 novembre 1838.- Gérard de Nerval rejoint Dumas le 15 septembre à Francfort et achève le voyage avec lui. Dans *Une aventure d'amour* (pp. 134-136), Dumas rappelle sa mort tragique, rue de la Vieille Lanterne.
- (24) Chiffre étonnant arrêté lors de la clôture de la procédure d'affirmation de créances (v. André Maurois, *Les Trois Dumas*, Hachette, 1957 - p. 261).
- (25) Le château de Monte-Cristo fut inauguré le 27 juillet 1847 et saisi le 5 août 1848.
- (26) Le Théâtre-Historique (2000 places) est ouvert le 20 février 1847; la faillite est prononcée en décembre 1851.
- (27) Marie-Alexandrine Dumas (1831-1878), fille d'Alexandre Dumas père et de belle Krelsamer. Elle passe l'exil à Bruxelles et cohabite avec son père jusqu'en 1855. Elle se marie en 1856 avec Olinde Petel qui, hélas, perdra la raison. Après la séparation, Marie se lance dans la peinture; elle habite à nouveau avec son père qui la pousse à écrire plusieurs romans (*Au lit de mort*, *Madame Benoît*, *Le mari de Madame Benoît*). Après la mort d'Alexandre Dumas (5 décembre 1870), écartée de la succession par son frère, elle ne produira plus rien et vivra pauvrement. Elle meurt à l'âge de 47 ans à Courbevoie, où elle s'était installée.

- (28) Noël Parfait (Chartres, 1813-1896), représentant de l'Eure-et-Loir à la Législative. Exilé en décembre 1851.
- (29) Victor Hugo, Etienne Arago, Jules Hetzel, Emile Deschanel, le colonel Charras, Victor Schoelcher, etc.
- (30) A. Saint-Ferréol, *Les Proscrits français en Belgique*, tome I, Paris, A. Le Chevalier, 1871, p. 71.
- (31) Marie Pleyel (Paris, 1811-1875), née Marie Moke (soeur de l'écrivain belge Henri Moke), a épousé Camille Pleyel, le célèbre éditeur de musique et fabricant de pianos. Elle enseigna au Conservatoire de Bruxelles sous la direction de Fétis et mena une carrière internationale. Elle demeurait alors à Schaerbeek.
- (32) *Une aventure d'amour*, p. 42.
- (33) Auguste Viatte, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Montréal, Ed. de l'Arbre, 1942 - v. chapitre I, "Du magnétisme au spiritisme".
- (34) *Mes Mémoires*, par Alexandre Dumas, tome I, Laffont, "Bouquins", p. 158.
- (35) Roman fleuve en 19 volumes: 1ère partie: *Joseph Balsamo*; 2ème partie: *Le Collier de la Reine*; etc.- Le 30 mars 1850, avec *Urbain Grandier*, Dumas portera le mesmérisme sur la scène du Théâtre-Historique.
- (36) Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Robert Laffont, "Bouquins", 1989 - tome I (1802-1830), chapitre CXXIII, pp. 973-984 - voir aussi *Mes Mémoires* par Alexandre Dumas, Laffont "Bouquins", tome II "Quid Dumas", p. 1176.
- (37) *Mes Mémoires*, tome II, "Quid Dumas", p. 1305 : Cherville, *Alexandre Dumas à Bruxelles*, Le Temps, 19 avril 1887.
- (38) *Mes Mémoires*, tome I, p. 975.
- (39) *Une Aventure d'amour*, p. 45.
- (40) Adolphe Joanne, *Spa et ses environs*, Hachette et Cie, 1855 - pp. 115-116.
- (41) *Liste des Etrangers*, 22 septembre 1857, n° 72 (Bibliothèque communale de Spa, Fonds Albin Body).
- (42) Archives du Commissariat de police de Spa. Recherches avec Georges Spailier, le 21 août 1990.
- (43) Dumas loue cette maison de septembre 1854 à 1859. Il l'occupe avec sa fille, Marie. (*Mes Mémoires*, tome II, "Quid Dumas", p. 1256). Aujourd'hui [1991], la maison a été remplacée par un immeuble moderne abritant des bureaux.
- (44) Note de Claude Schopp in *Une aventure d'amour*, p. 47 : "Sans doute *L'Insecte* (Librairie Hachette, 1857) dont le *Monte-Cristo* rendra compte dans ses numéros 29 et 30 (5/12 novembre 1857). Dumas couvre Michelet d'éloges et publie un large extrait du livre".
- (45) Le mot "hystérie" vient du grec "ustera", "utérus". Hippocrate décrivait l'hystérie comme la maladie spécifique des femmes privées de relations sexuelles.
- (46) La phrase entre crochets figurait dans le texte paru dans *Le Monte-Cristo*. Elle a été supprimée dans l'édition en volume. (47) *Une aventure d'amour*, p. 142.